

carriers
de moutons qui venaient par deux chemins opposés, et qui élevaient autour d'eux une poussière si épaisse, qu'il était impossible de les reconnaître, à moins d'en être tout près.

Don Quichotte, transporté de joie, répétait avec tant d'assurance que c'étaient deux armées, que Sancho finit par le croire, et lui dit : « Eh bien, monsieur, qu'avons-nous à faire là? — Ce que nous avons à faire, reprit le chevalier, déjà hors de lui : prendre le parti le plus juste ; et je vais en peu de mots t'expliquer ce dont il s'agit. Ceux qui viennent ici, vis-à-vis de nous, suivent les enseignes* de l'empereur Alifanfaron, souverain de la grande île de Trapobane. Les autres qui s'avancent par là sont les guerriers de son ennemi, le puissant roi des Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, ainsi nommé parce que dans les batailles on le voit toujours le bras nu. — Oui, dit Sancho : mais pourquoi ces messieurs s'en veulent-ils? — Par la raison, reprit don Quichotte, que cet Alifanfaron, qui est un damné de païen, veut épouser la fille de Pentapolin, qui est jeune, belle et chrétienne. Tu sens bien que Pentapolin ne veut pas donner sa fille à un roi mahométan, et il exige qu'Alifanfaron commence par se faire baptiser. — Par ma barbe ! il a raison, Pentapolin, et je l'aiderai tant que je pourrai. — Tu feras ton devoir Sancho ; je te prévien que pour combattre en bataille rangée il n'est point du tout nécessaire d'avoir été armé chevalier. — C'est bon, je suis pour Pentapolin. Tout ce qui m'inquiète, c'est mon âne. Je ne peux guère aller me fourrer avec lui parmi tant de cavalerie, et je voudrais le mettre dans un endroit où je sois sûr de le retrouver quand la chose* sera finie. — Ne t'embarrasse point, mon ami ; qu'il se perde ou non, peu importe : nous aurons après la victoire tant de chevaux à choisir que Rossinante* lui-même court de grands risques d'être échangé. Mais je veux te faire connaître les principaux chevaliers qui font la force de ces deux armées. Viens les voir avec moi sur cette colline. »

Tous deux gagnèrent une petite hauteur, d'où ils auraient fort bien distingué les troupeaux, sans la poussière qui les leur dérobaît*. Là, don Quichotte, voyant ce que lui peignait son imagination, commença un long discours, en indiquant avec la main tous les objets qu'il montrait à Sancho.

Il nomma plus de cent chevaliers de l'une et de l'autre armée, en donnant à chacun des armes, des couleurs, des emblèmes différents ; et sans prendre un instant haleine*, il énuméra les différentes nations qui allaient ensanglanter les plaines.

Le pauvre Sancho, pendu pour ainsi dire à chacune de ses paroles, écoutait avec une grande attention, et tournait, retournait la tête rapidement de tous côtés, espérant toujours qu'à la fin il découvrirait quelque chose de tout ce que lui montrait son maître. Désespéré de ne rien voir : « Monsieur, lui dit-il, je me donne au diable* si de tant de chevaliers géants, chevaux, peuples, bataillons que nomme Votre Seigneurie, j'en aperçois seulement un seul. Il faut qu'il y ait encore là de l'enchantement*. — Hé quoi ! reprit don Quichotte, tu n'entends pas les hennissements des coursiers, le bruit des tambours, le son des trompettes? — Je n'entends rien du tout, monsieur, si ce n'est quelques bêlements de moutons. (En effet, les deux troupeaux approchaient). — La peur te trouble les sens. Retire-toi, si tu crains ; seul, je suffis pour porter la victoire dans le parti que je vais choisir. »

A ces mots, il pique Rossinante et, la lance en arrêt, descend la hauteur de toute la vitesse de son coursier*. Sancho, qui dans ce moment aperçut les troupeaux, se mit à crier de toutes ses forces : « Revenez, seigneur don Quichotte ; eh ! revenez, jarnidieu* ! ce sont des moutons que vous attaquez. Il n'y a point là de géant, ni de chevalier. Que va-t-il faire ? Malheureux que je suis ! »

Don Quichotte entre au milieu du troupeau de moutons,